Texte 18 extraits du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.*

Face à la misère du monde

Jeannette - Tout à l'heure, j'ai vu passer deux enfants, deux gamins, deux petits qui descendaient tout seuls par le sentier là-bas. Derrière les bouleaux, derrière le haie. Le plus grand traînait l'autre. Ils pleuraient, ils criaient : j'ai faim, j'ai faim...Je les entendais d'ici. Je les ai appelés. Je ne voulais pas quitter mes moutons. Il ne m'avaient pas vue. Ils sont accourus en criant comme des petits chiens. Le plus grand avait bien sept ans... Ils sont accourus... Ils criaient : Madame, j'ai faim, madame, j'ai faim...
Hauviette - Je la connais la fin de ton histoire...Tu leur as donné tout ton pain Jeannette -Je leur ai donné tout mon pain, mon manger de midi et mon manger de quatre heures. Ils ont sauté dessus comme des bêtes ; et leur joie m'a fait mal parce que tout d'un coup dans ma tête ça s'est éclairé, et malgré moi, j'ai pensé à tout les autres affamés qui ne mangent pas, à des affamés innombrables, j'ai pensé à tous les malheureux qui ne sont pas consolés, j'ai pensé aux pires de tous, aux derniers, aux extrêmes, aux pires, à ceux qui ne veulent pas qu'on les console, à tant et tant qui ne veulent plus être consolés, qui sont dégoûtés de la consolation, qui ne veulent plus rien recevoir, ils n'ont plus faim de recevoir Hauviette Ils étaient heureux ces deux gamins pendant qu'ils mangeaient ton pain. Ca leur a toujours fait un quart d'heure de bon
Jeannette Je leur ai donné mon pain, la belle avance ! Ils auront faim ce soir. Ils auront faim demain. Pour un enfant à qui nous donnons à manger, la guerre infatigable en fait par centaines, elle, et tous les jours, des blessés, des malades, des abandonnés... La est la plus forte à faire de la souffrance.

Il ne faut qu'un briquet pour brûler une ferme. Il faut il a fallu des années pour la bâtir. Ca n'est pas difficile, ça n'est pas malin. Il faut des mois et des mois, il a fallu du travail et du travail pour pousser une moisson. Et il ne faut qu'un briquet pour flamber une moisson. Il faut des années et des années pour faire pousser un homme, il a fallu du pain pour le nourrir et du travail et du travail et des travaux et des travaux de toutes sortes. Et il suffit d'un coup pour tuer un homme. Un coup de sabre et ça y est. C'est toujours comme ça, c'est le genre de la charrue de travailler vingt ans. C'est dans le genre du sabre de travailler une minute ; et d'en faire plus, et d'être plus fort. Alors nous autres nous serons toujours les moins forts. Nous irons toujours moins vite, nous en ferons toujours moins. Nous sommes le parti de la charrue. Ils sont le parti du sabre. Nous serons toujours battus. Ils auront toujours le dessus dessus nous, par dessus nous.

Ceux qui sont les plus forts, ceux qui tuent, perdent leur âme par le meurtre qu'ils font. Et ceux qui sont tués, celui qui est le plus faible, perdent leur âme par le meurtre qu'ils subissent, car se voyant faibles et se voyant meurtris, alors les malheureux ils désespèrent de leur salut car ils désespèrent de la bonté de Dieu. Et ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, des deux côtés c'est un jeu ou comment qu'on joue, quoiqu'on joue, c'est toujours le salut qui perd et la perdition qui gagne. Tout n'est qu'ingratitude, tout n'est que désespoir et que perdition.